

tournage est interrompu sur ordre de Vichy et l'équipe sommée de retourner à Paris car les Américains ont débarqué en Sicile. Telle est du moins l'explication qu'en donne Carné. Il semble que la décision émane en fait de la Cimex, une société franco-italienne qui loue les locaux de La Victorine et dont Paulvé est l'un des administrateurs. Ce départ précipité pour Paris serait lié à un risque de cessation de paiement. Plusieurs scènes d'intérieur seront finalement tournées dans les studios Pathé de la rue Francœur à Paris, ainsi qu'à Joinville.

De retour à Nice en janvier 1944, le cinéaste constate que les décors ont été endommagés par une tempête. Il convient de reconstruire le studio en urgence et d'allonger la durée du temps de travail des équipes. Il faut aussi composer avec la raréfaction de la pellicule réquisitionnée par les Allemands.



Pathé ira s'approvisionner au marché noir pour en dénicher quelques mètres supplémentaires. En dépit des tracasseries administratives et des pénuries de matériaux en tout genre, l'entreprise parvient à son terme. La pertinence du *casting* (Arletty, Jean-Louis Barrault, Maria Casarès, Pierre Brasseur, Louis Salou, Pierre Renoir, Jane Marken, Marcel Herrand, Gaston Modot), la photographie ciselée de Roger Hubert, les décors méticuleux d'Alexandre

Trauner et de Léon Barsacq, les costumes chatoyants de Mayo et les dialogues tragi-comiques de Prévert font de ce film en deux épisodes un classique intemporel. Grand succès public à la

Libération, le film fut bien accueilli par la critique de l'époque, puis étrillé par les jeunes gens de la Nouvelle Vague avant que Truffaut ne confesse, en 1984, qu'il donnerait tous ses films contre la réalisation des *Enfants du paradis*.

L'hommage de Truffaut

Même si quelques grands succès du box-office français, comme *Fanfàn la Tulipe* (Christian-Jaque, 1952), *Jeux interdits* (René Clément, 1952) et *Le Corniaud* (Gérard Oury, 1965), passent par La Victorine, la situation économique des studios devient fragile au début des années 1970. François Truffaut s'en alarme dans *La Nuit américaine*, son chant d'amour au cinéma. Le cinéaste y raconte le tournage mouvementé de *Je vous présente Pamela* marqué par les inévitables caprices des comédiens, les injonctions des producteurs et les aléas techniques. On y voit Truffaut au travail, la somptuosité des décors avec ses façades d'immeuble reconstituées, les mouvements des caméras sur grues et jusqu'aux effets de neige artificielle plus ou moins convaincants.

Dans ce « documenteur » (pour reprendre la formule d'Agnès Varda), tout renvoie au cinéma : quand le téléphone sonne, c'est le compositeur Georges Delerue qui est au bout du fil ; au détour d'un plan, on découvre de manière



impromptue une plaque indiquant la rue Jean Vigo... Coécrit avec Suzanne Schiffman, scripte et assistante de Truffaut, le scénario fait la part belle aux sorties sentencieuses, comme cette remarque